

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 21 avril 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE — (Suite)

LASCARS se souleva à demi sur la paille. — Madame la marquise, dit-il avec une ironie qu'il ne cherchait guère à dissimuler, excusez moi d'abord si je ne m'incline pas devant vous humblement et respectueusement ; j'ai la bonne volonté, mais non le pouvoir de le faire. Les diens dont vos valets m'ont chargé expliquent mon impuissance... Je vous rends mille grâces d'avoir accueilli ma requête, et surtout d'avoir écarté les témoins indiscrets d'un entretien que nul ne doit entendre.

Pauline écoutait frémissante ; des tressaillements convulsifs secouaient son corps ; une angoisse indicible lui serrait le cœur.

— Oh ! cette voix ! balbutia-t-elle lorsque le prisonnier eut achevé ses railleuses actions de grâces. Cette voix ! mon Dieu ! cette voix !

Lascars eut un éclat de rire.

— Madame la marquise, demanda-t-il ensuite, la reconnaîtrez-vous, par hasard ?

— C'est celle d'un homme qui n'existe plus, murmura la jeune femme avec une sorte d'égarément.

— Un homme qui, peut-être, vous intéressait ? continua le baron.

— Toujours, toujours cette voix !... s'écria Pauline en appuyant ses mains sur son front comme pour y rappeler sa pensée prête à s'enfuir, ma tête s'égarait ! je deviens folle ! les morts sortent-ils du tombeau ?...

— J'en doute très-fort, madame, répliqua le baron, et d'ailleurs, s'il faut en croire les légendes de tous les temps et de tous les pays, les trépassés qui reviennent sur la terre sont des êtres immatériels, de purs esprits, des spectres, des fantômes... Or, vous avez eu cette nuit même la preuve irrécusable que je suis bien vivant. Mon cou portera longtemps ! Tudieu, que ces petites mains sont solides ! Ah ! madame la marquise, si je suis encore de ce monde, franchement, ce n'est pas votre faute !

— Cette incertitude est horrible ! se dit Pauline à elle-même, à tout prix, il faut en sortir, il le faut ! je veux savoir ! je veux être sûre !

Puis, s'adressant au prisonnier toujours immobile dans le cercle faiblement lumineux dont il était le centre, elle demanda avec une apparente fermeté qui cachait une immense défaillance :

— Vous qui m'avez écrit au nom des souvenirs d'un passé maudit, en invoquant pour moi le nom du baron de Lascars, qui êtes-vous ?

— Madame la marquise, répliqua le captif, la distance qui nous sépare en ce moment est trop grande et me contraint à parler trop haut. Veuillez descendre les marches de cet escalier, lorsque vous serez à côté de moi, je vous répondrai.

Pauline, semblable à une somnambule que la

volonté de son magnétiseur fait agir sans qu'elle ait conscience de ses actes, obéit passivement à l'injonction du prisonnier et descendit les marches.

— Me voilà près de vous, dit-elle d'une voix à peine distincte, parlez.

— Vous voulez savoir qui je suis ? commença Lascars.

— Je le veux.

— Prenez cette lanterne et maintenez-la pendant quelques secondes à la hauteur de ma figure.

Pauline obéit de nouveau et fit ce que son interlocuteur lui disait de faire. Lascars éleva non sans peine jusqu'à son cou ses poignets étroitement liés. Il saisit des deux mains sa fausse barbe, dont il rompit les attaches par une brusque saccade, et, se montrant ainsi à visage découvert, il s'écria :

— Regardez maintenant, madame la marquise, et peut-être reconnaîtrez-vous l'homme comme déjà vous avez reconnu la voix.

Pauline jeta les yeux sur cette figure soudain démasquée et poussa un sourd gémissement.

porter mon deuil. Que diable ! un homme n'est pas forcément parti pour l'autre monde, parce qu'il passe quelque temps sans donner de ses nouvelles dans celui-ci. Au moment de notre séparation, les circonstances étaient critiques pour moi, vous devez vous en souvenir, la justice me poursuivait par erreur (ces coquins de gens de loi n'en font jamais d'autres !...) Je fus contraint, pendant cinq ou six mois, de me tenir coi et caché, mais, aussitôt mes affaires mises en bon ordre, je revins au Faucon-Blanc pour vous y chercher. Mon cœur bondissait d'espoir et d'amour en arrivant à Aix-la-Chapelle, car je vous adorais, baronne, parole d'honneur, comme à vingt ans, d'ailleurs, n'alliez-vous pas me donner un fils ? Hélas ! quel coup cruel m'attendait ! Vous aviez disparu ! je cherchai vos traces ! impossible de les retrouver ! je versai bien des larmes, je maudis une vie où désormais j'allais me trouver seul, et j'appelai de toutes mes forces la mort qui ne m'obéit pas ! Depuis six ans, j'ai mené l'existence d'une âme en peine, d'un tourtereau dépareillé, vous attend-

tant toujours, vous demandant à tous les échos !... les souffrances que j'ai subies attendraient un cœur de rocher ! Mais, à quoi bon parler de ces choses ? le passé n'est plus qu'un rêve ! J'oublie les chagrins évanouis ! Au diable les mauvais jours et les souvenirs moroses ! Mon étoile brille au ciel et l'avenir est radieux, puisque je vous retrouve et qu'avec vous reviendra le bonheur !

Après cette longue tirade, débitée d'un ton tour à tour moqueur, sentimental et passionné, Lascars se tut et fixa sur Pauline ses yeux étincelants avec une expression diabolique. Ainsi doivent briller les prunelles du serpent lorsqu'il fascine la proie frémissante qui se débat vainement et qui va périr. La jeune femme demeurait immobile et muette ; elle semblait changée en statue de marbre.

— Chère baronne, reprit Lascars en riant, le silence à son éloquence, du moins les chansons l'affirment, mais je craindrais de tomber en quelque grave erreur si j'essayais d'interpréter le vôtre. Est-ce donc la joie de me revoir qui vous immobilise ainsi ?

II

Les dernières paroles du misérable arrachèrent violemment Pauline à sa torpeur.

— Monsieur de Lascars, balbutia l'infortunée, cessez une comédie infâme qui ne saurait tromper personne !... Vous avez tendu librement,

le piège dans lequel je suis tombée il y a six ans ! Vous avez tout arrangé, je le comprends, mais trop tard, hélas ! pour me faire croire à votre mort !

— Et quand cela serait ? demanda le baron avec impudence.

— Cela est, osez-vous le nier ?

— Eh bien ! oui, j'en conviens, cela est et vous me devez des actions de grâce, après tout, car vous rendre veuve, c'était vous rendre heureuse, et les larmes versées sur moi n'ont pas terni beaucoup l'éclat de vos beaux yeux ! Vous faisiez profession à mon endroit, chère baronne, d'un amour modéré !

— Je connaissais les devoirs d'une honnête femme, monsieur, je savais les remplir ; je souffrais sans me plaindre. Votre retour est un coup de tonnerre, il me foudroie, il me brise, il me tue.

— A la bonne heure ! s'écria Lascars avec un



Sauvez-la docteur ! sauvez-la ! — Page 108, col 3.

— C'est lui ! balbutia-t-elle éperdue, mon Dieu, Seigneur, mon Dieu, prenez pitié de moi !

— Oui, baronne, c'est parfaitement moi ! répondit Lascars avec un effrayant sourire, et le diable m'emporte, chère et fidèle épouse, si vous me paraissez enchantée de me revoir !

Pauline n'entendait pas ces paroles. Elle était littéralement foudroyée. Elle se sentait perdue. Son anéantissement complet ne faisait plus de place en son âme que pour la souffrance, une souffrance aiguë, poignante, inexprimable, et elle répétait à demi-voix, sans même savoir que ses lèvres articulaient des sons :

— Vivant ! il est vivant !

— Oui, mordieu ! reprit Lascars, bien vivant, je vous assure, et très disposé à vivre longtemps ! Vous m'avez cru mort, chère baronne, et peut-être même, permettez-moi de vous le dire, vous êtes-vous trop hâtée de vous déclarer veuve et de